

Retour en 2020. Luc crée "Dans la gueule du loup". C'est sa dernière mise en scène pour le Zet qu'il a fondé en 1986. En prenant sa retraite à l'issue de la création, il nous passe le relais, à nous, son équipe complice. Depuis plusieurs saisons, lui et moi en partageons la direction. Je la chapeaute seule à présent. Puis survient la pandémie que l'on connaît et qui paralyse le monde. Et le spectacle de rester au frigo. A sa manière, l'équipe résiste au virus et livre petites formes, ateliers, podcast et les plans d'une future maison. Aujourd'hui, "Dans la gueule du loup" rencontre enfin son public. A cette occasion, je m'entretiens avec Luc de la compagnie, entre continuité et renouveau.

Quel était ton rapport à la jeunesse et à l'enfance il y a 35 ans ?

J'ai commencé à travailler avec les adolescents en atelier d'abord et à la demande d'adultes plutôt que des jeunes eux-mêmes. Pour le coup, cela n'a pas tellement changé avec le temps. Ces adultes tentaient de répondre au reproche des jeunes de ne pas être écoutés, pris en compte. Notre objectif était de faire découvrir aux adolescents que le théâtre pouvait évoquer les sujets qui les intéressaient et surtout qu'ils pourraient se l'approprier, avec notre aide au besoin, pour défendre leurs points de vue, leurs idées. Cette première expérience a cumulé presque toutes les difficultés que nous rencontrerions au fil des ans : présences irrégulières, a priori négatifs sur le théâtre, projet orchestré par les vieux, etc. Alors pourquoi ai-je persévéré ? Un peu, comme nous tous, parce qu'au bout du bout, malgré les embûches, eux et nous étions heureux du petit résultat obtenu. Ils avaient osé ! Un peu parce que, malgré la différence d'âge qui me séparait déjà d'eux, je me sentais proche de leurs préoccupations, de leurs questions. J'ai rencontré alors l'opportunité de développer une suite à ce projet en Maisons de Jeunes, avec l'aide de Lucien Barel déjà, qui dirigeait à cette époque la FBMCJ¹, et qui a cru d'emblée au projet. L'idée est née de passer à la création de spectacles comme des éléments de dialogues. Nous proposerions un spectacle porteur de notre point de vue puis, nous aiderions les jeunes à y répondre en exposant le leur. Tout cela s'est entamé avec le Théâtre de la Communauté juste avant le clash qui m'a amené à le quitter pour créer le Zététique avec lequel j'ai logiquement poursuivi le projet. C'est ainsi que s'est créé « Il n'y a qu'une heure qui change, et encore...pas vite », premier volet du projet autonomie.

Et aujourd'hui ?

Il m'est arrivé de penser que nous avions joué les missionnaires de la culture, persuadés que celle-ci devait sortir de son cadre bourgeois, que notre action participait de la justice sociale, que les hommes, les femmes et les jeunes s'en trouveraient mieux armés, formés pour revendiquer une société plus juste et équitable. Il m'est arrivé de penser que nous ferions mieux de

foutre la paix aux gens plutôt que de les attirer vers le théâtre qui les ennuyait. Nous pensions que les jeunes étaient les acteurs constructeurs de l'avenir, certains se révélaient parfois les pires réacs, accrochés à des valeurs opposées aux nôtres...

Nous avons compris en chemin qu'il ne fallait pas attendre de résultats immédiats. Nous proposons des moments théâtraux à vivre, rares pour la plupart des publics rencontrés, mais que nous jugions pertinents. Advienne que pourra.

Aujourd'hui, j'ignore tout des conséquences, des résultats de ce que nous avons tenté de semer. Je sais que la société est tout sauf plus juste et plus équitable, que ces valeurs qui nous animaient restent à défendre, qu'il n'y a pas plus de jeunes au théâtre qu'avant, qu'il y a autant de jeunes réacs qu'avant... Mais je n'aurais pas eu la force de m'accrocher au projet s'il avait dû modifier ses objectifs, c'est une raison de vivre aussi vieille que le monde et qui restera nécessaire jusqu'à son extinction. J'ai très souvent repensé à une carte de vœux que le Groupov a envoyée il y a des années sur laquelle était inscrite cette phrase : « Il faut savoir que les choses sont sans espoir, mais tout faire pour les changer ! »

Tu parles de valeurs à défendre. Ce que je ressens au Zet c'est aussi l'entraide. On n'y est jamais tout seul. Est-ce qu'on fait du théâtre aussi pour ça ?

Le théâtre est essentiellement un art collectif. Je ne sais pas si on fait du théâtre pour ne pas se sentir seul, mais je sais que si on choisit de la jouer solo, on n'y trouvera pas le même plaisir. Au Zet, la modestie est de mise. Il ne s'agit pas de travailler au service d'un metteur en scène vedette pour enrichir son CV, ni de se frotter à une œuvre célèbre du répertoire. Mais au Zet, grâce à cette entraide, on peut aussi expérimenter, se lancer des défis nouveaux : jouer sans être acteur/actrice, mettre en scène, gérer une régie... Je ne sais donc pas si on fait du théâtre pour ça, mais je sais que le plaisir collectif d'une réussite est plus fort que le plaisir individuel.

Tu as mené de nombreux ateliers en parallèle des spectacles. Puis ta charge de cours au Conservatoire de Mons a en quelque sorte pris le relais de cette dynamique de transmission. Dans le même intervalle, peu à peu, tu nous transmettais à nous, l'équipe, le

¹ Fédération belge des maisons et centres de jeunes. Lucien Barel fait toujours partie aujourd'hui du Conseil d'Administration du Zet.

projet de la compagnie. Qu'est-ce qui était le plus important à transmettre ?

LE PLAISIR ! Je sais, c'est une idée fixe ! Et je ne veux pas faire croire que je n'ai agi pendant 34 ans que dans le plaisir. Il y eut des moments de doute, des échecs cuisants, des traversées du désert, des vides créatifs vertigineux. Chaque étape de la création théâtrale est difficile, exigeante physiquement et mentalement. L'insécurité est permanente et les moments de grâce rares. C'est pour résister à ces difficultés, aux envies de tout laisser tomber qu'il faut s'armer. On peut comprendre, en théorie, qu'il faut essayer, rater, réessayer encore, que les échecs sont porteurs (et c'est vrai !), mais pour leur faire face en pratique, il faut que le moteur positif soit le plus fort. Sur les plateaux et autour des plateaux. La cohésion d'une équipe est un facteur de réussite.

L'ÉCHANGE : Transmettre c'est organiser le mouvement d'échange. Je ne donne bien que si je cherche dans un même temps ce que je peux recevoir. Au sein de la compagnie, vous avez été immergés dans un projet aux multiples facettes. L'enjeu était d'être présent pour rappeler les lignes directrices, et à l'écoute de vos suggestions qui ont amélioré notre fonctionnement. Le Zet est devenu ce qu'il est grâce à cet échange. J'ai énormément appris de l'équipe du Zet, depuis son développement. J'ai regardé votre approche du travail, je vous ai écoutés et cela a créé de belles questions.

LA CONFIANCE : À Mons, j'ai plongé les étudiants dans des défis de fous : nouvelle discipline (l'écriture), manque de temps, aucune aide matérielle. C'est leur énergie collective qui permettait d'aboutir. Lire en groupe pour la première fois un texte qu'on a écrit est un challenge, qui provoque parfois des émotions fortes, nouvelles, insoupçonnées. Participer à un atelier théâtre pour la première fois, c'est se montrer avec ses maladresses, plonger dans un inconnu sous le regard d'autres, proches ou non, parfois sans l'avoir choisi personnellement. Un vrai challenge ! Pour trouver l'audace de franchir ces barrières, conscientes ou non, nous avons tous besoin de la confiance des autres. J'ai eu l'occasion de participer à l'un ou l'autre projet extérieur au Zet, et parfois à devoir jouer avec un ou une partenaire qui venait de dénigrer le spectacle ou exprimer son ennui en coulisses. C'est humainement compréhensible, mais insupportable à vivre.

Quel regard portes-tu sur ce que la compagnie est devenue aujourd'hui ?

À ce propos, je ne peux pas être objectif. Il me faudrait dix pages minimum pour en dire le bien que j'en pense. Je crois que j'ai eu, que nous avons eu de la chance de nous trouver. Cela a pris un temps certain, il y a eu des échecs, des rencontres ratées, puis une succession de réussites qui ont créé le Zet d'aujourd'hui avec sa diversification et ses complicités et son respect mutuel. Je peux l'écrire sans flatterie démagogique, les 20 dernières années furent les plus belles, les plus riches. Une compagnie s'est construite. J'aurais aimé qu'elle dispose de plus de moyens

financiers parce qu'elle les mérite, parce que cela permettrait des salaires plus dignes du travail accompli. Mais malgré une économie fragile, des conditions de travail matériellement minimales, l'adhésion à l'esprit du projet est formidable, les perspectives le prouvent. Le défi reste de taille avec le prochain changement de lieu, les pistes de collaborations ouvertes, l'accueil de partenaires artistiques hors équipe permanente... Mais je quitte contractuellement le Zet le cœur léger. Je reste disponible pour l'aide que je pourrais vous apporter si nécessaire.

Que penses-tu si, à l'Ouest², on se fixe pour les années qui viennent l'objectif de stimuler le désir des publics pour plus de découvertes et d'aventures et pour moins d'écrans entre les gens. Tu suis ?

Je me contenterai de la première partie de l'objectif : éveiller le désir de l'audace, de la curiosité, de la nouveauté. Je dis cela parce que je crois que nous ne gagnerons pas le combat des écrans, leur pouvoir est trop grand. Gardons des objectifs à la mesure de nos moyens. Et tant mieux si nous dépassons nos espoirs. Est-ce que les écrans sont un de nos concurrents ? Oui. Ils jouent le jeu de la facilité, d'un confort paralysant. Nous n'attirerons la curiosité des publics que si nous jouons avec nos propres forces, celles des arts vivants. Pas de scoop à révéler sur ce plan. Mais des valeurs à confirmer : ce qui se passe aujourd'hui, ici, pour moi et le public qui m'entoure est un moment unique. Ici, la proximité des humains est essentielle. Je ne sais pas combien de spectacles j'ai pu découvrir mais je reste sidéré de la force que peut contenir un moment théâtral, dans un dénuement quasi total, fondé sur la générosité des artistes sur le plateau.

Pour en revenir à ta question : oui, bien entendu, je suis.

² Nom donné à la future maison du Zet.